

Hommage N° 5 à la révolution russe des soviets libres

La Révolution russe entre l'anarchisme spontané et la contre-révolution bolchévique [Point de vue anarchiste bulgare]

Le 23 février (8 mars ¹[pour le calendrier occidental]) 1917 les ouvrières de l'usine textile Nevska de Pétrograd abandonnèrent le travail spontanément et allèrent manifester pour demander le retour des hommes des fronts et du pain pour leurs enfants.

Effectivement la police de la ville avait limité les rations à une livre de pain par jour par personne. La panique se propagea en dépit des affirmations qu'il y avait assez de farine, car personne ne croyait les bureaucrates civils et militaires. Le ravitaillement des villes en denrées alimentaires et en combustible était déjà très irrégulier depuis le début de 1914. Vu les besoins de l'armée, on négligeait ceux de la population. Les dépenses militaires avaient entraîné une envolée des prix des articles de première nécessité : ils coûtaient jusqu'à trois fois plus que leur valeur en 1913. Les salaires de la majorité des travailleurs n'arrivaient pas à suivre. Une minorité bien payée fut mobilisée à cause de leurs connaissances techniques, pour devenir plus rapidement artilleurs et mitrailleurs. L'absence de cadres qualifiés entraîna une baisse de la production. Les travailleurs russes bien avant la guerre s'épuisaient à travailler 9 et 10 heures par jour durant 6 jours par semaine, en mettant en danger leur santé et leur vie vu les conditions de travail. L'adaptation de l'économie à la situation de guerre imposa des brigades faisant 11 et 12 heures, en même temps les contremaîtres des usines avaient le droit de faire travailler même les dimanches. Il y avait une discipline rigoureuse dans les entreprises, des amendes pour chaque infraction au règlement intérieur et qui pouvaient représenter la moitié du salaire, avec des châtiments corporels également. Après une journée épuisante presque tous les travailleurs revenaient chez eux, des logements surpeuplés et précaires, des conditions sanitaires horribles.

La veille du 23 février un lock-out avait été imposé à la plus grande usine de Pétrograd, Poutilov, à cause d'une grève interdite par la loi : depuis le début de la guerre l'usine était nationalisée. Tous les 36.000 travailleurs furent aussitôt licenciés. Ils se rassemblèrent pour manifester avec les travailleurs de la région : la vague de grève se propagea aux autres entreprises.

Le même jour dans l'après-midi l'empereur Nicolas II alla à Moguilev, l'état major de l'Armée. Lors des jours qui suivirent, le tzar répondait négligemment aux télégrammes hystériques envoyés de Pétrograd :

« Ne me dérangez pas pour des stupidités. »

L'impératrice était du même avis : « Ce sont des gamins et des gamines qui font les idiots dans les rues et qui crient qu'ils n'ont pas de pain. »

Il manquait uniquement qu'elle conseille [comme la reine Marie Antoinette en 1789] de manger de la brioche.

¹ C'était la journée d'hommage à la lutte des femmes mais les manifestations contre la misère attiraient l'attention de tous et de toutes (Toutes les notes sont de Frank).

Le lendemain les boulevards grouillaient de monde, le chef des forces de l'ordre annonça aux autorités que « la police était incapable d'arrêter la marche des manifestants. » Vers trois heures de l'après-midi les premières barricades surgirent faites de poteaux télégraphiques coupés et de motrices de tramways déraillées.

Le 26 il commença à y avoir des troubles dans certains bataillons et le 27 la rébellion fut renforcée par le soulèvement de toute la garnison de Pétrograd.

Le gouvernement tsariste avait senti ce qui arrivait. Les rapports de polices avaient défini exactement l'opinion de la population : elle était « plus dangereuse qu'en 1905 ». Depuis janvier on préparait la répression des " perturbateurs ". Les autorités, se méfiant de la loyauté des forces militaires, avaient décidé de réprimer les insurrections en se servant des « unités instruites » choisies spécialement. Cependant, lors de la rébellion imprévue des bataillons de réserve regroupés à Pétrograd, les « unités instruites » se trouvaient justement parmi les premières personnes qui se rassemblèrent pour la révolution. » Les seules forces alors vraiment fidèles au régime étaient 3.500 policiers dans une ville avec une population de plus de 2.400.000 habitants.

Au début de l'après-midi du 26 les autorités décidèrent de déclarer l'état de siège à Pétrograd. Le soir l'ordre tsariste de dissolution de la IV Douma de l'État, une sorte de parlement arriva par télégraphe, c'était une décision présentée en 1905 pour calmer l'explosion révolutionnaire.

La IV Douma de l'État devenait une « opposition » : quelques mois avant janvier 1917 les députés de la majorité avaient osé proposer au tsar la création d'un « ministère responsable », désigné et contrôlé par le parlement. Le tsar autocrate écarta l'idée que la Russie devienne pratiquement une monarchie constitutionnelle. En dépit du télégramme de dissolution, le 27 une foule d'ouvriers et de soldats encerclait le palais Tauride, le siège du parlement. Effrayés par les révolutionnaires plus que par l'ordre tsariste, les députés utilisèrent un détail technique pour continuer les séances « en tant qu'individus. » Les insurgés insistaient pour que la Douma prenne le pouvoir. Pour que la colère des gens n'explode pas, les députés créèrent un « Comité provisoire pour le rétablissement de l'ordre ».

Le soir du 27 on vit la réapparition d'un des « spectres » de la première révolution russe. C'est alors que, en 1905, pour résoudre les besoins d'aide aux grévistes, les soviets ou conseils ouvriers surgirent spontanément, le soviet de Pétersbourg fut créé par des délégués des travailleurs. Douze années plus tard le soviet de Pétrograd de députés [délégués] de travailleurs et de soldats réapparut, il devenait organe révolutionnaire du pouvoir du peuple.

Ce n'est que quelques jours plus tard, après l'abdication du tsar le 2 de mars et le départ de son successeur qui était son frère, que le Comité provisoire devint un gouvernement provisoire, avec l'objectif de convoquer une assemblée constituante qui déciderait de la future structure de la Russie. La monarchie s'écroulait complètement et irrémédiablement, discréditée même aux yeux de l'aristocratie, qui en 1916 avait projeté de faire une révolution de palais.

Entre le 1 et le 3 mars les marins des bases navales de Kronstadt et d'Helsinki se mutinèrent. Le soviet de Kronstadt de marins et de travailleurs de la base, créé le 4 mars, se déclarait le 16 mai comme le seul pouvoir de la ville-forteresse et expulsait le Commissaire-représentant du gouvernement provisoire.

En mars 1917 plus de 600 soviets différents avaient surgi dans tout le pays ; en octobre il y en avait environ 1.500 et ils préparaient leurs groupes régionaux. Au départ les mencheviks, SR [socialiste révolutionnaires], même les anarchistes, dominaient, c'est-à-dire des socialistes déclarés. Les partis bourgeois étaient prépondérants dans le gouvernement provisoire. Ce qu'on nomme le double pouvoir apparut : la lutte entre le centralisme et l'esprit anarchiste de l'autogestion populaire. Les institutions et les commissaires des deux pouvoirs étaient doubles et ils rivalisaient pour devenir prédominants. Les forces radicales (anarchistes, socialistes révolutionnaires de gauche, puis les bolcheviks) lançaient des consignes pour éliminer cette double interprétation au moyen de la dissolution du gouvernement et de la remise de tout le pouvoir aux soviets. « Les socialistes modérés » (SR et mencheviks) s'y opposent et ils proposaient qu'il y ait davantage de socialistes aux postes ministériels.

Le 1 mars le soviet de Pétrograd transmet l'ordre №1 de "démocratisation", destiné à la garnison de Pétrograd, mais il fut spontanément adopté par toute l'armée. L'ordre annulait le commandement unique, confirmait les comités de soldats comme pouvoir militaire légitime. En avril, le gouvernement provisoire chercha à s'opposer à la formation de « forces de choc » de volontaires. À côté des comités de soldats, des organisations d'officiers apparaissaient. En mai, il y a 50.000 comités de soldats et de marins avec 300.000 adhérents.

En même temps, on a la formation spontanée de comités d'usines et d'ateliers de contrôle ouvrier de la production. Vers octobre 1917 ils existent des soviets centraux de comités ouvriers dans les 50 principaux centres industriels du pays. En parallèle le nombre de Syndicats augmente fortement, qui créent aussi leurs soviets d'administration. Des soviets paysans naissent, mais à cause de préjugés classistes, ils tiennent leurs congrès à part et avec leur propre structure jusqu'en 1918.

Tout ce processus « chaotique » a assez de potentiel pour établir une démocratie directe radicale dans le pays, mais il est interrompu par le coup d'état des bolcheviks en octobre 1917. C'est le commencement de la contre-révolution en Russie, qui triomphe en mars 1921 avec l'écrasement de la République de Kronstadt.

Le gouvernement provisoire changea trois fois de composition en réponse aux trois crises gouvernementales causées par son incapacité à offrir des solutions acceptables pour la population.

La première crise, en avril 1917, est causée par la note du gouvernement sur « la guerre jusqu'à la victoire » au moment où les États Unis entrent en guerre contre l'Allemagne, mais le peuple russe n'a plus le désir de se battre.

Dès 1914, les paysans, 93% de l'armée, commençaient à désertir, en s'enfuyant des unités militaires. Durant toute la guerre, l'armée russe fut mal approvisionnée. Les problèmes de munitions et d'armes ont été résolus début de 1917, quand le nombre de déserteurs était supérieur à un million de personnes. Les soldats se blessaient intentionnellement, ils abandonnaient exprès leur équipement, ils prolongeaient par tous les moyens leurs séjours dans les hôpitaux, ils se livraient pour être faits prisonniers. Les seules mesures des autorités sont les peines de morts et les châtements corporels, mais les premières s'appliquent en dernier recours, tandis que les secondes ne font que rendre furieux les soldats car ils leur rappellent le temps du servage. Par dessus le marché, la bureaucratie militaire décida de

déclarer déserteurs les disparus et les prisonniers de guerre². Cela privait ainsi les familles des soldats des aides de l'État, qui étaient des compensations à l'absence des agriculteurs de chez eux. Fin 1916 le refus des soldats de se battre brisa même l'accord avec les alliés de la Russie durant l'offensive en Lettonie.

Le gouvernement provisoire n'avait pas non plus de solutions pour la question agraire. Les paysans s'épuisaient en cultivant de petits lopins, qu'ils payaient encore depuis l'abolition du servage en 1861. L'achat de blé à des prix imposés par l'État et l'exportation de blé à l'étranger pour conserver les réserves d'or entraînaient que la famine accompagnait constamment la vie rurale. La suspension des exportations améliora l'alimentation de la population russe dans les campagnes et lorsque, en automne 1916, le gouvernement tsariste tenta de confisquer par la force les réserves de céréales des insurrections eurent lieu.

La chute de l'absolutisme tsariste fut un encouragement pour que les paysans eux-mêmes se mettent à résoudre la « question ». Ils commençaient à occuper les terres des aristocrates, à piller les propriétés et à se répartir les biens et les outils. La vague de déserteurs (rien que ceux qui étaient arrêtés en représentaient 5.000 par semaine) augmenta pendant la révolution car les soldats se dépêchaient de rentrer chez eux pour se répartir les terres.

En juillet il y eut une tentative de soulèvement de la gauche radicale à Pétrograd, ce qui renforça brièvement la position du gouvernement provisoire. En août, le général Kornilov vint à Pétrograd pour établir un régime militaire. Le premier ministre Kerenski se proclama le commandant suprême, en déclarant la République en Russie et en constituant un directoire (un gouvernement avec des pouvoirs extraordinaires) avec un Pre-parlement (un organe avec une fonction purement consultative). Entretemps, toute la politique du gouvernement provisoire était catastrophique.

La Russie était un pays retardé, sa part dans les cinq principales industries mondiales était de 5-10%, avec une infrastructure déficiente, les secteurs clé étaient dans les mains d'entreprises étrangères. Le pays vivait principalement de prêts de l'étranger, en majorité français, dont les intérêts donnaient tous les six ans à la France une somme égale à sa contribution [à l'Allemagne] après la défaite de la guerre de 1870.

Le gouvernement français reconnut avec froideur la révolution et ne s'empressa pas de concéder de nouveaux prêts sans avoir la certitude que la Russie allait continuer à défendre le front à l'Est.

² Staline fit de même le 16 août 1941 (en gros 2 mois après l'invasion du pays par les alliés nazis, en partie prévue par l'espionnage militaire soviétique, mais ignorée par le léniniste Staline), avec l'ordre N° 270 de l'état-major de l'Armée rouge. « Les commandants et les commissaires politiques qui, pendant le combat, arrachent leurs galons et désertent vers l'arrière ou se rendent à l'ennemi, sont considérés en état de désertion préméditée et leurs familles arrêtées, car elles trahissent, avec des déserteurs en leur sein, leur serment et leur dévouement à la patrie*. » [https://ru.wikipedia.org/wiki/Приказ_№_270]. Dans l'esprit des soldats russes, cela devenait : « Tout prisonnier, tout disparu sera considéré traître à la patrie. » (p. 323) ; selon les mémoires de deux officiers soviétiques Paulina et Adelina Abramson *Mosaico roto*, Madrid, Compañía literaria, 1994. [<http://www.fondation-besnard.org/spip.php?article2440>].

*) On remarque comment les « socialistes scientifiques » empruntent à la Bible la loi du Talion : la famille et les amis d'un traître sont considérés comme des traîtres. Cette pratique vient de la Tchéka, créée par Lénine le 20 décembre 1917, et qui ne l'a jamais combattue. En cas de doute, voir ce document, parmi des centaines d'autres beaucoup plus anciens : « Personne n'a le droit de communiquer avec lui, verbalement ou par écrit, ni de lui accorder aucune faveur, ni de se trouver avec lui sous le même toit ou à moins de quatre coudées, ni de lire aucun papier fait ou écrit par lui. » Extrait du bannissement de la synagogue d'Amsterdam de Baruch Spinoza, 1656 [http://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_1958_num_154_2_8855].

Sans prêts le gouvernement provisoire battait de l'aile, pendant ses six mois de gestion le trou financier était équivalent à celui des trois années précédentes. Le 29 mars le gouvernement institua le « monopole du blé ». Le plan fut mal exécuté. Le blé confisqué allait en priorité aux unités militaires des fronts, ce qui accrut la crise dans les villes, et ce fut le début d'un exode de travailleurs vers les villages. D'autre part, du mois de mars à l'été plus de 568 usines et ateliers de Pétrograd (un cinquième de l'industrie de la ville), licencièrent plus de 100.000 travailleurs qui choisirent également de retourner dans leurs villages. À partir de septembre 1917 à Pétrograd et à Moscou les rations de pain tombèrent à 250 grammes par personne et par jour. Les défauts significatifs de l'approvisionnement affectaient le front où la famine existait vraiment.

Les concessions du gouvernement provisoire aux demandes des comités de travailleurs contribuaient à la destruction définitive de l'économie. Il ne pouvait en être autrement. Le gouvernement s'agrippait aux normes du capitalisme, alors que pour les soviets et les comités les nécessités des travailleurs étaient plus importantes. Le choc sanglant entre les deux modèles économiques, le socialiste et le bourgeois, montrait clairement leur incompatibilité, l'un des deux devait « abandonner la scène politique ».

C'est alors que les bolcheviks sont intervenus. Ils formaient un parti avec une stricte discipline, centralisé par ses chefs, avec leurs propres bataillons armés (la Garde rouge) et suivant la règle que « la fin justifie n'importe quel moyen ».

Le chef du parti, Lénine, ne croyait qu'il allait vivre et voir la révolution. Il l'a dit en janvier en faisant un rapport sur la première révolution russe de 1905 à la conférence de la jeunesse socialiste en Suisse. Les nouvelles sur les événements de février semblèrent d'abord une « provocation impérialiste ». Pour Lénine la question principale de la révolution était la question du pouvoir.

En tant qu'anarchistes, nous acceptons qu'une révolution se poursuive jusqu'à l'élimination de toutes les formes de pouvoir de l'homme sur l'homme et de la division de classes entre les personnes. Ceux qui mettent des entraves à ce mouvement avant d'accomplir cet objectif, sont des contre révolutionnaires.

Les bolcheviks ont une autre approche : le pouvoir doit être pris et servir à construire un « futur brillant ». Lénine va le conquérir au début par le biais de son implantation dans les soviets. Mais son système décentralisé n'était pas adapté aux buts des bolcheviks, c'est pour cette raison qu'ils visaient le gouvernement central.

Quand Lénine prit le pouvoir, en dépit de sa rhétorique récente et réitérée, pour lui et son Parti la révolution était terminée. Par conséquent, il consolidait et utilisait ce qu'il avait capturé, sans se soucier en rien du nombre de victimes.

Bakounine avait anticipé tous ces faits en remettant en question les idées de Marx. La vitalité du marxisme jusqu'à nos jours s'explique simplement : Marx formula sa doctrine non pas pour liquider le capitalisme mais pour le perfectionner pour en faire un État (en fait, c'est ainsi qu'il est né en Angleterre, Marx ne va pas au-delà de l'*Utopie* de Thomas More). Le marxisme, comme le léninisme, n'attaquent pas le pouvoir en tant que tel, ce qui est bien suffisant pour les élites du monde entier. Même si on le noircit, le marxisme poursuit sa route, et on ne l'ignore pas au point de l'enfoncer dans l'oubli.

Le marxisme, en effet, est un vaccin contre les vraies révolutions.

La « dictature du prolétariat » de Lénine est un terme réducteur de la dictature au nom du prolétariat sur le prolétariat et toutes les autres classes, il devient la dictature du sommet d'un Parti. Et Lénine lui-même qualifia les avancées à la fin de l'année 1921 comme « le capitalisme d'État ».

Ces différences de la perception du pouvoir, en dépit qu'extérieurement la terminologie utilisée soit semblable, en dépit de l'hypocrisie de Lénine (par exemple, son article *L'État et la révolution*, qui critique l'anarchisme), en dépit de « l'objectif final commun : le communisme », a abouti à ce que les anarchistes soient hostiles au bolchevisme. Malheureusement, cela ne s'est pas passé au moment opportun.

En octobre, la révolution souffrait d'une tumeur qui allait la tuer. La tumeur s'appelait le Soviet de Commissaires du Peuple (Sovnarkom, ou Soviet Narodnikh Komissarov, SNK CP). Autrement dit, le gouvernement. Peu à peu, les soviets locaux devenaient des organes exécutifs du Sovnarkom. Les comités de travailleurs étaient sous son contrôle, l'industrie était nationalisée, l'État était le propriétaire, et l'État était le SNK, les comités devenaient superflus.

La première préoccupation du SNK a été d'avoir du poison, ce qui fut fait en décembre 1917, avec la création d'un organe de répression : la Tchéka pour lutter avant tout contre les révolutionnaires, au point de laisser au second plan les « ennemis de classe ».

En janvier 1918 l'assemblée constituante disparut, puisque les bolcheviks n'y avaient pas la majorité. En avril une attaque fut lancée contre les anarchistes de Moscou qui s'occupaient de la formation de la Garde noire, une tentative pour se débarrasser de l'infiltration de bandits et de provocateurs. Néanmoins les anarchistes de Moscou étaient négligents et indifférents, ce qui facilitait la tâche des bolcheviks.

Cette agression à Moscou entraîna de nombreuses protestations, mais même pas une action significative de vengeance. Kropotkine lui-même, qui avait exprimé sa position de soutien à la guerre contre l'Allemagne (qu'il reconnut comme le « le plus grand dommage commis par l'État »), alla voir Lénine pour lui demander d'arrêter la répression, au lieu de se présenter dans la salle d'audience avec un peu de dynamite sur la poitrine. Nestor Makhno, plus tard, dirigeant de l'armée insurgée dans l'Est de l'Ukraine, au même moment se trouvait dans les provinces de la Russie centrale. Il y voyait des choses qui ne lui plaisaient pas. Cependant, lorsqu'en juin 1918 il rencontra Lénine, lui aussi le laissa en vie. C'est seulement la socialiste révolutionnaire quasi aveugle Fanny Kaplan³ qui fit ce qu'il fallait accomplir, mais le chef bolchévique, qui de part son autorité dominait la lutte pour le pouvoir au sein du Parti, échappa de peu à la mort.

Une vague de « terreur rouge » se forma et avant tout, encore une fois, contre les organisations révolutionnaires, et la guerre civile éclata ensuite. Les bolcheviks étaient convaincus que c'était seulement au moyen de cette guerre qu'ils allaient gagner une fois pour toutes.

La guerre civile, toutefois, a commencé par une erreur qui montre les qualités de l'autre leader, Trotsky, comme politicien, une erreur qui fait regretter l'occasion manquée par Kaplan. L'erreur était la révolte des troupes tchèques, provoquée par la volonté de Trotski de s'emparer des armes de ces troupes. La seconde grande erreur a été le départ de Toukhatchevski à Varsovie, inspirée aussi par Trotsky. Ces deux gaffes auraient pu détruire les bolcheviks. Jusqu'au début de la « nouvelle politique économique » Lénine attendait pour renverser Trotski et le pendre. Un autre avantage des bolcheviks est qu'ils agissent de cette façon pour ne pas avoir à le faire par la suite.

³ Voir « Fani Kaplan la militante anti tsariste et anti léniniste » [<http://www.fondation-besnard.org/spip.php?article2433>].

Au début de la guerre civile le Soviet de Commissaires du Peuple, SNK, a éliminé les droits des comités de soldats, a réintroduit le pouvoir unique, a repris la peine de mort, a appliqué avec succès les plans tzaristes du passé et ensuite ceux du gouvernement provisoire du « monopole du blé ». Au même moment le SNK traitait avec la plus grande cruauté le paysannat comme le faisaient les bourreaux tzaristes. Des camps de concentration étaient créés, on appliquait les prises d'otages et les exécutions massives.

À quel moment les anarchistes bulgares ont-ils vu la réalité du bolchevisme ?

L'anarchisme en a, dans notre pays, une expérience amère. Les anarchistes étaient parmi les fondateurs du mouvement coopératif agraire, qui a ensuite dégénéré en un parti politique le BZNS⁴ qui arriva au pouvoir et adopta des lois contre les anarchistes et en fusilla. Les anarchistes ont participé aux luttes de libération nationale en Macédoine et dans la région d'Erdine⁵, mais l'organisation révolutionnaire devint une structure mafieuse qui a collaboré avec la bourgeoisie bulgare chauvine et monarchiste, ses idéologues ont adopté des lois pour protéger l'État contre le peuple, et une grande partie de ses militants ont participé à des tueries sanglantes contre des insurgés et des anarchistes (une nouvelle agression). Ce sont les assassins du VMRO⁶ qui ont tué Guéorgui Cheitanov⁷ qui avait une expérience directe de la construction de la dictature bolchévique russe.

Les réflexions de Cheitanov parlent d'elles-mêmes :

« Dès qu'un gouvernement socialiste prend le pouvoir et qu'il possède la propriété publique, il vit du travail des travailleurs, il s'efforce de consolider son pouvoir et d'arriver au même niveau que Lénine. » (novembre 1921)

« Je suis rentré de Moscou en octobre 1918, avec l'impression que les dirigeants idéologiques de la révolution russe suivaient une voie erronée. Les bolcheviks se sont trompés à cause d'une fausse vision de la réalité, pour moi c'est clair. Maznev⁸ ne pouvait pas comprendre les bolcheviks et leur formation grégaire et leur superstition devant le pouvoir ». (août 1922)

« Entre les autoritaires et les anarchistes, il n'y a pas de place pour des idées et des partis. C'est pour cette raison que nous considérons les bolcheviks comme les derniers défenseurs au monde des traditions de l'État. » (décembre 1923)

Mais déjà auparavant il avait été aisé pour les anarchistes bulgares de deviner ce qui allait survenir : ils avaient devant les yeux le bolchevisme bulgare, les « socialistes étroits » de Dimitar Blagoev⁹.

Depuis leur séparation de la social démocratie (1903), « les étroits » s'en prenaient à l'anarchisme, sans imagination et en répétant les thèses de Guéorgui Plekhanov¹⁰ dans son essai empoisonné et connu *Anarchisme et Socialisme* (1894), apprécié par Eleonora Marx, qui y reconnaissait *la fêrule de mon père* [en français dans le texte].

⁴ Union populaire paysanne bulgare.

⁵ Les anarchistes bulgares ont participé en 1903 à des insurrections en Macédoine avec des socialistes dissidents ; voir « Insurrection macédonienne 1903 » [<http://www.fondation-besnard.org/spip.php?article197>].

⁶ Organisation intérieur révolutionnaire macédonienne.

⁷ Guéorgui Cheitanov organisateur et expropriateur anarchiste 1896-1925.

⁸ Petar Maznev, organisateur et propagandiste anarchiste 1894-1921.

⁹ Dimitar Blagoev, le dirigeant typique bourgeois et marxiste 1856-1924.

¹⁰ Guéorgui Plekhanov, un autre dirigeant typique bourgeois et marxiste, menchevik et anti léniniste 1856-1918.

Blagoev utilise le mot « anarchiste » comme insulte dans son rapport « Pour des relations amicales dans le Parti » en 1909. En 1919, il accusait à nouveau ses camarades « d'anarchisme », un pêché mortel. Blagoev reprit presque dans sa totalité le léninisme, tout en ne suivant pas quelques thèses de peu d'importance de Lénine (d'autre part, cela s'avéra de la démagogie, par exemple, l'attitude vis à vis de « l'union » des travailleurs avec le paysannat, que Blagoev ne partageait pas).

Malgré sa connaissance du bolchevisme, le défaut chronique du mouvement anarchiste (et pas seulement en Bulgarie ni à ce moment là), la désorganisation accompagnée d'une faible préparation idéologique de nombreux membres, et les événements de l'époque [la lutte contre la dictature bourgeoise d'inspiration mussolinienne] poussèrent la FACB¹¹ à collaborer avec les bolcheviks, avec de tristes conséquences pour l'anarchisme.

Même après le testament idéologique de Cheitanov, même après l'échec de la révolution espagnole (avec la grande trahison des bolcheviks), même après la fin de la II guerre mondiale, la majorité des anarchistes bulgares n'étaient pas arrivés à débarrasser de leurs illusions sur le bolchevisme. Par exemple, la plateforme-programme de la FACB, publiée en 1945¹², montre une sous estimation de la force et de l'habileté pour trahir des bolcheviks. La plateforme définissait des tâches : la lutte contre le capitalisme « classique », au lieu de se préparer à la résistance contre le capitalisme d'État bureaucratique comme le modèle de l'URSS. Les espoirs que Staline prendrait en considération ses alliés dans la coalition anti hitlérienne étaient exagérés. Les auteurs de la Plateforme n'imaginaient pas que le destin de la Bulgarie avait déjà été entériné et qu'elle était « soviétisée », parce que les puissances occidentales ne pouvaient pas et ne voulaient pas s'y opposer.

La révolution russe a été le premier grand échec de l'anarchisme et la mort de la révolution espagnole deux décennies plus tard et l'échec de la classe ouvrière pour utiliser son opportunité historique de changer le monde. On peut considérer définitif l'échec du prolétariat, depuis le milieu du XX siècle. Le travailleur industriel classique est en train de disparaître comme classe à cause de la révolution robotique.

Les leçons de la révolution russe et leurs conséquences sont le seul élément qui peut protéger le mouvement anarchiste d'une disparition similaire. La théorie moderne de la révolution sociale a un certain nombre d'éléments à prendre de 1917. Lorsque la nouvelle technologie a commencé à acquérir un certain rôle, les bolcheviks furent capables de l'assimiler et de s'en servir, en particulier dans le domaine des communications, même si la technologie pendant la première guerre mondiale ne peut être comparée à celle de l'heure actuelle.

Si on ne fait maintenant une analyse de ce centenaire et d'erreurs plus récentes, les avancées technologiques des moyens de contrôle et destruction, que nous n'avons pas réussi à détourner contre leurs créateurs, ne nous laisseront pas, très concrètement demain, une nouvelle chance, non seulement pour nous, les anarchistes, mais pour toute l'humanité.

Nicolai Tellalov [traduit du bulgare par Frank Mintz]

¹¹ FAKB : Fédération anarcho-communiste bulgare.

¹² Voir : « Plateforme de la Fédération des Anarcho-communistes de Bulgarie (1945) » [<http://www.fondation-besnard.org/spip.php?article245>].